

— — — — —

CHRONIQUE
D'UNE TRADUCTION
Heureux soit ton nom
de Sotiris Dimitriou

— — — — —

MARIE-CÉCILE FAUVIN

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Octobre 2013. Athènes. Je fais partie des six boursiers choisis pour suivre pendant un an la « formation de jeunes traducteurs de littérature néohellénique » dispensée par la fondation Petros-Haris. Les conditions idéales pour apprendre le métier aux côtés de professionnels. Le programme prévoit aussi des rencontres avec des écrivains. Le premier à nous être présenté est Sotiris Dimitriou, qui vit à Athènes mais est né en Épire, près de la frontière albanaise. Pour préparer la rencontre, nous devons lire *Heureux soit ton nom* (Ν' ακούω καλά τ' όνομά σου), qui me bouleverse. Sa publication en 1993 n'est pas passée inaperçue, car l'auteur l'a écrit dans le parler des montagnes d'Épire, une langue paysanne dialectale, à une époque où les parlers locaux avaient disparu du paysage littéraire. Même si ce roman a alors suscité des réactions sceptiques, voire condescendantes, il a majoritairement été salué comme un exploit linguistique. Dimitriou est une voix à part, et j'ai envie de la faire entendre.

Au cours de l'année de formation, je traduis à titre d'exercice plusieurs de ses nouvelles (écrites dans un grec courant)¹. Je pense avec découragement à *Heureux soit ton nom*. Je ne me sens guère armée pour le traduire. « C'est par jalousie que je suis devenu écrivain, explique Dimitriou². J'écoutais ma mère et les autres villageoises – ce sont elles qui gardaient le foyer linguistique, car les hommes par-

1 Ce travail aboutira en 2018 à la publication d'*Été dans les corps, été dans les cœurs* (éd. Desmos).

2 Interview donnée au journal *O Anagnostis* le 9 mai 2013.

taient travailler à l'étranger. [...] Mes livres ne restituent qu'un millième de la richesse incommensurable de leur langue. » Que resterait-il de cette richesse dans une traduction ? Ailleurs, Dimitriou dit du dialecte d'Épire : « Ce n'est pas une langue imposée par l'école, c'est une langue naturelle. [...] Le grec qu'on apprend est une langue étrangère. [...] Depuis Chypre jusqu'à la Thrace et l'Épire en passant par les îles Ioniennes, dans tout l'arrière-pays grec jusqu'en 1821 et jusqu'à plus tard dans bien des endroits, la matrice de la production linguistique était la même. [...] On avait un outil linguistique d'une beauté et d'une poésie incroyables. Puis on a été libérés des Turcs et assujettis à une langue qui n'était pas la nôtre³. Les mandarins, les bureaucrates, les ministres, la classe dominante nous ont privés de notre culture linguistique⁴. » Dans *Heureux soit ton nom*, il n'y a pas d'alternance entre une narration dans une langue normative et des dialogues en langue vernaculaire. Dimitriou fait entendre successivement trois voix : celle d'Alexo, qui raconte l'Épire dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale ; celle de Sofia, sa sœur, qui, se retrouvant bloquée en territoire albanais, relate la vie de la communauté grecque dans l'Albanie communiste ; et celle de Shpejtim, petit-fils de Sofia, qui raconte l'exode vers la Grèce au début des années 1990 et la découverte d'une réalité autre que celle dont il avait rêvé. Dans ce roman, tout est donc parole. Une parole vivante, qui semble adressée à un auditeur invisible. L'utilisation du dialecte est plus qu'une caractérisation sociale des personnages, c'est un geste de revendication et de célébration. Comment traduire l'œuvre sans l'amputer de sa portée politique et esthétique ?

En 2016, j'apprends que la revue *Riveneuve Continents* prépare un numéro spécial sur la Grèce et qu'elle cherche quelqu'un pour tra-

3 Dans le jeune État grec, c'est la *katharevousa* qui est imposée comme langue officielle dans tous les domaines de la vie publique, dont l'enseignement. Il s'agit d'une langue épurée des mots étrangers introduits au cours des siècles d'occupation du territoire grec par différents peuples (Francs, Italiens, Turcs...) et fabriquée à l'imitation du grec ancien dans une continuité artificiellement recréée avec la prestigieuse Antiquité. Dans la vie quotidienne, on parle la langue *démotique*, populaire. En 1976 est adoptée une nouvelle langue mixte, fille de cette diglossie, à la fois populaire et puriste.

4 Interview publiée dans *Πρόσωπα*, Marinela Astrapellou, éd. Polis, 2013.

duire un chapitre de *Dieu leur dit* – autre roman de Dimitriou, plus récent, écrit en dialecte. Cet extrait a déjà été traduit en *black english* par Patricia Felicia Barbeta, qui a trouvé de nombreux points communs entre l'écriture de Dimitriou et celle des écrivains de la Renaissance de Harlem. Je me lance. L'extrait est publié. Je continue la traduction du roman. Mais je m'embourbe dans des questionnements sans issue. Pour reproduire l'effet de surprise qu'éprouve le lecteur grec, je n'ai d'autre choix que d'« élargir » ma langue. Mais où trouver des exemples de langue paysanne ? Sur les conseils d'amis, je découvre les chansons du Beauceron Gaston Couté, les romans de l'Acadienne Antonine Maillet, du Berrichon A.D.G. Pour la restitution du dialecte, je cherche des idées dans la littérature de pays plurilingues, comme l'Italie, afin de voir comment ont procédé d'autres traducteurs, confrontés à des difficultés similaires. Peu à peu s'impose à moi la nécessité de recourir à un parler régional français. Raviver le souvenir d'expressions entendues, quand j'étais enfant, dans les monts du Forez et à la bordure est de l'Auvergne (pour la ruralité) vient naturellement. Au moins, je suis en terrain familier, même s'il me faut compléter mes connaissances. Je lis des dictionnaires de parlers régionaux. Mais il n'est évidemment pas question de traduire Dimitriou dans le patois occitan entendu autrefois en Auvergne. C'est une autre langue, que presque plus personne ne parle. Ce qu'il me faut, c'est l'empreinte que le patois a laissée dans le français. Des auteurs auvergnats – Henri Pourrat, Lucien Gachon – m'ouvrent en cela plus d'horizons.

Je mène plus ou moins à terme la traduction de *Dieu leur dit*, que je propose sans succès à deux éditeurs. Plusieurs mois passent. Et un jour, ô joie ! Pascal Arnaud, qui dirige Quidam éditeur, se dit « très intéressé », malgré mon intention déclarée de recourir à un parler régional, ou au contraire pour la hardiesse de ce projet. Je lui parle aussi de *Heureux soit ton nom*. Il s'engage à publier les deux romans, en commençant par le plus ancien. Je m'attelle donc à cette nouvelle traduction. *Dieu leur dit* m'a un peu aguerrie mais beaucoup de questions restent irrésolues. Jusqu'où aller, notamment, dans la restitution du dialecte ?

Au fil de mes lectures, je remplis des pleines pages d'idiomatismes, dont je sature ensuite mon texte. Je joue aussi sur les va-

riantes phonétiques, très fréquentes chez Dimitriou. J'écris « moué » pour « moi », « cheu » pour « chez », « acque » pour « avec », « persoune » pour « personne », « charcher » pour « chercher », etc. Comme Dimitriou, je recours à des désinences verbales dialectales. J'ai beau avoir la caution de l'*Armagna de Sant-Tsieve et deus envirouns* (« Almanach de Saint-Étienne et des environs ») et des tableaux de conjugaison fournis par certains dictionnaires, je m'aventure en terrain glissant. Au paroxysme de ces tentatives, on lit des phrases comme « Sofia a carcavelé toute la nuit. Le lend'main, l'étint coumme étavagnie » (= Sofia a toussé toute la nuit. Le lendemain, elle était comme évanouie).

Puis, à la veille d'envoyer un premier état du texte à l'éditeur, marche arrière toute. Des passages me semblent illisibles. Le texte est déjà dense, souvent elliptique, pas toujours facile à suivre. À quoi bon ajouter des difficultés ? Mais d'autres raisons motivent aussi ce changement de cap. Les choix lexicaux et les « bidouillages » phonétiques ne peuvent suffire à rendre le dialecte épirote, sans compter que mes tentatives donnent parfois à la parole paysanne une coloration vaguement comique, voire pittoresque. Or Dimitriou relate des événements graves et il n'est pas un auteur régionaliste. Je supprime donc les mots géographiquement trop marqués, qui font trop « couleur locale », comme *mâtru* (« gamin ») ou *beauseigne* (exclamation de compassion), bien connus des Forésien. Les *chiôres* redeviennent de simples chèvres, les *gores* des vaches. Pour rendre les termes idiomatiques *ίσκιωμα*, *πειρασμικό*, *σβησιμός* je renonce à la démonologie auvergnate (baragognes, bigornes, galipotes, dracs) au profit des fadets, garous, ogres ou diables. J'abandonne *apincher* – inutilement obscur – pour rendre le verbe *τηρώ* (« regarder »), qui est référencé dans les dictionnaires de grec moderne comme appartenant au registre populaire et qui reste compris. Je le traduis quand c'est possible par « zieuter », « guigner », « mirer », « aviser ».

Je limite aussi l'usage des élisions, dont j'ai abusé. Il me semble qu'elles rendent la lecture laborieuse. C'est un indicateur d'oralité mais aussi une forme d'oralisation facile et superficielle du texte, et parfois un aveu d'impuissance. L'oralité se niche évidemment ailleurs, dans l'agencement des mots et des phrases. Plutôt que d'éli-

der à tour de bras, travailler davantage le rythme et le naturel de l'expression. L'éditeur m'encourage aussi à aller dans ce sens, à rendre le texte plus fluide et plus dynamique.

Si j'ai fait fausse route dans l'usage du patois, c'est pour n'avoir pas estimé assez finement au départ le décalage entre la langue de Dimitriou et le grec courant. Autrement dit, j'ai parfois dépassé le degré d'étrangeté du texte. Dimitriou n'a pas écrit en « pur » dialecte mais dans une langue populaire mâtinée de termes et de tournures dialectales, en faisant de nombreux compromis. Beaucoup de mots inhabituels qu'il utilise sont compréhensibles par leur composition ou leur proximité avec des mots connus. Quant aux termes et tournures véritablement opaques, ils sont rares, et il les a placés de manière qu'on en devine le sens par le contexte.

Après avoir allégé le texte d'un excès de mots patois, je concentre mes efforts sur la vivacité et le naturel de l'expression. Les tournures du français standard viennent spontanément à l'esprit et je dois me brider pour trouver un registre de parole adapté. Dans *Henri Gouttebel*, Gachon écrit, quand son protagoniste, fils de paysan, qui a désappris le patois à l'École normale, se retrouve devant des campagnards : « Il fallait prendre ce ton simple que les écoles font oublier. Il s'y efforça. Mais c'était vraiment très difficile. Il sentait qu'il allait parler avec des mots recherchés, jolis, qu'il allait "franciller". » À moi aussi des mots trop écrits ont échappé, comme « bruire », trop sophistiqué dans la bouche d'une paysanne, que je remplace par un verbe plus simple. Quant aux mots patois, j'en maintiens un certain nombre mais je les manie avec plus de discernement. Quand il est possible de rendre un régionalisme par un régionalisme, je le fais. Ça l'est rarement. Je ne m'interdis pas de rendre un mot courant par un mot forésien ou auvergnat quand ça me vient naturellement et quand le contexte en éclaire le sens. Je m'efforce aussi, quand c'est possible, de favoriser les emplois couplés, de faire en sorte qu'un mot patoisant revienne au moins une fois pour que les deux occurrences s'éclaircissent mutuellement. Ainsi, j'ai écrit quelque part : « Après, ça a neigé à *pleins cuchons*, ça a recouvert les traces. » Une *cuche*, en Forez, c'est un tas. À *pleins cuchons* veut dire « beaucoup ». Le mot n'est pas clair, mais dans le contexte le sens ne fait pas problème. Ce premier emploi m'encourage à écrire dans le récit de Sofia : « On a passé

la nuit encuchés les uns sur les autres. » Un lecteur très attentif suivra peut-être ce fil ténu tendu entre les deux mots. Parallèlement, et comme Dimitriou, je privilégie des mots dialectaux proches de termes connus : « Sofia a geinlé toute la nuit » (= a geint), « Ses pieds étaient tout enflés » (= enflés), « Il était tout rachtiaud » (= rachitique), etc. À *émandriller* je préfère *morciller* (= déchirer), qu'on peut rattacher à « morceau ». À d'autres endroits du texte, ce ne sont pas des mots de patois isolés que je retiens, mais des tournures qui, sans comporter aucun terme étrange, sont des régionalismes. C'est le cas des expressions « prendre du souci » (= se soucier de rentrer chez soi), « tirer peine » (= s'inquiéter), du renforcement de l'impératif par un « que » final courant en Auvergne (« C'est des bottes. Prends-les que. Avec ça, t'auras les pieds au sec ») ou encore du tour également souvent entendu dans la même région « ça me sait bien/mal » (= ça me fait plaisir/ça me fait du chagrin), où « sait » est sans doute à rapprocher de « seoir » (ça me sied bien/mal) et non de « savoir ».

Une autre caractéristique de la langue de Dimitriou, et non des moindres, est sa richesse en images très concrètes, empruntées à la nature et à la vie paysanne, qui sont de vrais défis pour la traduction, tant l'urbanisation et la centralisation de la société autour de Paris ont éloigné le français de la langue rurale. Il faut trouver moyen de ne pas affadir ces images exubérantes. On trouve dans le texte l'expression *αβγατίζω κουβέντα*, qui signifie au sens propre « faire faire des œufs à la discussion », l'alimenter. Traduire par « répondre » serait banaliser. Je traduis finalement *Μας έκρεναν στο δρόμο, πού ν' αβγατίσουμε κουβέντα* par « Ils nous causaient en chemin mais où trouver le cœur à pondre mot ? », en jouant sur le lien sonore entre « répondre » et « pondre » (dommage que ce lien ne soit pas étayé par l'étymologie). Ailleurs, c'est la description d'une bagarre qui me tarade. *Γινήκαμε δεμάτι* (= on est devenus gerbe), écrit Dimitriou. Je fais un pas de côté, m'éloignant de l'image des corps enchevêtrés pour trouver une image proche, et je traduis : « Les coups ont gerbé de toute part » (= ont pris la forme d'une gerbe »), prenant le risque de me rapprocher du sens rural originel, même si le sens argotique de « gerber », plus courant, crée des nuisances. Ces tours abondent chez Dimitriou et dépassent parfois l'imagination. Que faire de « fallait pas laisser votre *πυτιά* » ? C'est

un berger qui parle, il vient de recueillir des Épirotes du Nord trempés et frigorifiés après la traversée périlleuse d'un fleuve. La πυτιά, c'est la présure, substance précieuse, vitale, pour des éleveurs, et l'expression signifie : quitter sa vie, sa maison. Écrire « fallait pas quitter vos maisons » serait faible. Mais puis-je traduire « fallait pas laisser vot' présure » ou « vot' caille-lait » (pour utiliser un mot forésien) ? Non, décidément. Alors je cherche une image qu'un berger pourrait employer. D'où l'idée du bercail, dont le sens premier est « bergerie ». Ce qui donne : « Fallait pas quitter vot' bercail. » Une tentative pour sauver les meubles. Il m'arrive cependant de déclarer forfait. Comment rendre πήκε το άγανο στο μάτι (« l'épillet [nous] est rentré dans l'œil ») ? L'expression renvoie à une expérience insupportable que devaient bien connaître les moissonneurs. L'auteur commente ainsi l'expression : les villageois, qui n'ont plus rien à manger, sont au bord du gouffre ; c'est ce qui décide un groupe de femmes à partir faire du troc de l'autre côté de la frontière. Je (sous-)traduis : « Ça pouvait plus durer. »

Autant que possible, j'essaie de serrer le texte au plus près. Mes lectures m'aident. Il y a d'heureuses coïncidences. Malgré les différences culturelles, les imaginaires paysans et les tours expressifs sont parfois curieusement proches. Je découvre chez Pourrat l'expression « de soleil levant à soleil rentrant », qui me permet de rendre précisément ήλιο με ήλιο (= de soleil à soleil) dans la phrase « Tous les jours on partait travailler, de soleil levant à soleil rentrant ». Certaines répétitions expressives (comme περβάτει και περβάτει = marche et marche) sont également délicates à rendre, tant le français qu'on nous a appris à écrire est réfractaire aux répétitions. Pourtant, Pourrat encore, qui a longuement écouté les paysans, de la bouche desquels il a recueilli tant de contes, emploie de façon récurrente des tournures comme « et marche que marcheras-tu ». Je l'adapte : « Et marche que marche. Le soleil baissait et on était encore en chemin. » D'autres fois, c'est Gachon qui me tire d'embarras. Je trouve sous sa plume « le gourmand fait tout passer entre le nez et le menton », qui m'aide à rendre l'expression elliptique et plutôt obscure το βάζετε κάτω απ' τη μύτη (= vous le mettez sous le nez) en m'inspirant la traduction suivante : « Le fricot, vous savez vous le fourrer ent' le nez et le menton ! »

Pour éviter l'écueil de la normalisation, je finis aussi par comprendre que je dois me détacher des mots des autres et être moi-même créative, comme les femmes du village de Dimitriou, qui inventent sans cesse. Il me faut pour cela remonter à la source de la productivité linguistique, repérer les procédés de dérivation du forésien et de l'auvergnat, jouer sur les préfixes (comme dans *s'enfeigner*, se *dessouiller*...) et les suffixes. En Forez (et c'est sans doute valable pour d'autres régions), les suffixes en -eux sont plus fréquents et plus libres qu'en français. Je crée ainsi *brogeux* (sur *broger* = broyer du noir), *brouillasseux* (« temps brouillasseux »). Mais on trouve aussi dans le forésien et l'auvergnat des suffixes adjectivaux ou verbaux plus spécifiques (par ex. en -iaud, « rachtiaud », en -iller, « tirepiller »), dont j'aurais sans doute pu étendre l'usage. Autre procédé de composition : le calque. En parcourant le *Dictionnaire du patois forésien* de Louis Pierre Gras (1863), je tombe un jour sur le mot *bramafâ* : « Misérable, affaibli par le jeûne, qui brame la faim. » Sur le même modèle, j'invente le substantif « brame-la-faim » (« Un soir, v'là qu'on voit descendre de la montagne tout un essaim d'hommes et de femmes. Des brame-la-faim, maigres à faire peur, des cadavres »).

La restitution de la verve paysanne passe enfin par l'usage du français familier. Encore faut-il choisir les types de parlers familiers les plus adaptés et les utiliser avec mesure. Car la langue des protagonistes de *Heureux soit ton nom* est très peu argotique. Au fil des relectures, je fais de nombreuses retouches. J'ai fait dire à Sofia : « On s'échignait pour *que tchi*. » « Que tchi » viendrait du manouche, apparaît dans la langue française à partir de 1950 (un peu tard pour mon texte, qui commence en 1943) et est fréquent chez San Antonio. Une dissonance malvenue ici. « Que dalle » est plus ancien mais c'est de l'argot parisien. « Des prunes » irait dans le contexte paysan mais j'ai utilisé l'expression quelques lignes plus haut. J'opte alors pour une formulation moins percutante mais qui jure moins dans la bouche de la narratrice (« On s'échignait pour rien »). La langue de Spejtim, si elle a beaucoup de points communs avec celle de Sofia et d'Alexo, est moins rurale, plus moderne et un peu argotique. Je lui fais dire : « On s'est pieutés » (où ce mot d'argot, ancien et répandu, ne choque pas), alors qu'Alexo raconte : « La femme nous a dit de prendre la paille de la meule et de nous gire dans un coin de

l'étable. » Ce travail sur les différents registres de la langue populaire permet de rendre les dialogues plus vivants en différenciant mieux les voix.

Les deux grands défis de *Heureux soit ton nom* étaient de rendre la langue paysanne et le dialecte. En essayant de les relever et de trouver un équilibre entre étrangeté et « lisibilité », au prix de longs tâtonnements, de déplacements de mes ambitions premières et de nombreux ajustements, j'ai découvert des zones reculées de ma langue et des possibilités expressives que je n'aurais jamais explorées si j'étais partie du principe que la question de la traduction du dialecte en français était insoluble. Depuis quelques années, on voit des auteurs grecs et chypriotes recourir de nouveau à des parlers régionaux, à des degrés divers et parfois avec beaucoup de succès, ce qui risque de mettre (met déjà) en difficulté les traducteurs qui voudraient les traduire. Même si la question de la traduction des éléments dialectaux se pose dans des termes différents selon chaque livre, elle semble bien être d'actualité dans le champ de la littérature grécophone.